

# MAYLIS DE KERANGAL ARIANE ESPACE

MAI  
**4**  
2020

## ARIANE ESPACE

**C'**est la dernière du hameau, *the last one*. Il paraît qu'elle a enterré tout le monde et fait fuir les autres, c'est ainsi que l'on parle d'elle dans les parages, où son prénom suffit à la désigner : Ariane. D'après le procès-verbal de la gendarmerie, elle a quatre-vingt-douze ans et ce que j'espère, alors que je gare ma voiture au bas du chemin, c'est qu'elle aura la mémoire vive et l'envie de raconter – mais ceux qui parlent trop facilement, et dégainent des récits qui coulent de source, ne sont pas les témoins les plus crédibles, on le sait tous d'expérience.

J'aime bien arriver à pied chez les témoins, comme un voisin, ou quelqu'un d'assez familier pour se pointer à l'improviste, en passant. Auparavant, je tourne un peu, je prends la mesure des lieux, je reconnais les perspectives, les points aveugles et les lignes de fuite, je situe des repères. L'unique chemin du hameau, avec sa crête centrale herbeuse entre deux sillons de boue noire, montait en pente douce à travers des bâtiments abandonnés, chaos de toits et de murs abattus, encombré par endroits de lourds gravats et de pierres solitaires. J'ai essayé tout en marchant de repérer çà et là une porte, une fenêtre,

un pan de façade intacte afin de reconstituer leur plan, leur volume, et de me les figurer à peu près. Ces ruines, qui avaient été autrefois des habitations humaines, étaient désormais capitonnées de lichens et de mousse, envahies de liserons et d'orties, elles émettaient une vibration basse et continue que j'ai confondue avec le silence. J'ai imaginé les mulots et les orvets qui détalait sur mon passage, surpris, tandis que les fourmis et les vers retournaient usiner au fond des galeries souterraines. L'air était acide, le temps lourd, le ciel blanc; quelque chose de pulvérulent flottait dans l'atmosphère. La maison d'Ariane, repérée sur une carte satellite, dominait ces décombres.

Au son de la clochette, je suis entré dans une courette en ciment où s'alignaient des semis en pots, un fauteuil de plastique blanc, un balai. J'ai attendu, fléchissant les genoux pour voir au travers du carreau de la porte. Ariane est arrivée derrière moi, une bassine rose fluo dans les bras, la voix basse et limpide: c'est moi que tu cherches? J'ai poussé un petit cri et fait volte-face comme un gosse pris sur le fait. D'une main démesurée piquée de taches noires, elle a repoussé ma carte d'enquêteur du Geipan (Groupe d'Études et d'Informations sur les Phénomènes Aérospatiaux Non identifiés), je l'ai suivie dans la cuisine – capharnaüm codé, laisse de vie humaine –, et l'instant d'après, nous étions attablés devant un café au lait, servi dans de grands bols cannelés. J'ai sorti un carnet, le formulaire, un stylo, après quoi, une fois établi l'état civil d'Ariane, je lui ai demandé de me raconter ce qu'elle avait vu dans la nuit du 21 au 22 juin. J'ai été surpris de la voir se lever pour prendre un paquet de clopes, et devenir une tout autre personne une fois la cigarette au bec.

Je l'avais imaginée petite et rabougrie, la peau fripée d'une vieille figue, le cheveu rare, le corps friable et lent, un tablier noué à la taille et des bas noirs de paysanne mais elle était tout autre: grande Sioux vêtue d'un jean et d'un tee-shirt rouge, chaussée de bottes,

et maigre, une tresse de cheveux gris sur l'épaule, les pommettes hautes encore mais, sous les paupières en guenille, des yeux super-noir – ce noir qui absorbe quasiment toute la lumière visible et que l'on trouve sur les plumes de l'oiseau de paradis ou le ventre des araignées-paons – ; le tout écaillé, parcheminé, sec, mais propageant une grande impression de force physique, et de brutalité.

Je lui ai demandé de décrire son observation, simplement, ça ressemblait à quoi? Elle a fini sa cigarette en silence. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ses veines dures et tendues comme un câblage électrique passé sous la peau. J'ai pensé qu'elle cherchait comment commencer, et pour l'aider, j'ai débité les critères FOMEC du bon camouflage que j'avais appris à l'armée: forme, ombre, mouvement, éclat, couleurs? Son regard est passé dans le mien et j'ai cligné des paupières pour l'esquiver. Elle a soufflé la fumée de sa cigarette vers le plafond: je sais ce que j'ai vu.

Cette nuit-là, nuit du solstice d'été, quand elle a ouvert la fenêtre de sa chambre pour rabattre les volets, une forme lumineuse planait lentement sur le hameau, rouge en dessous – comme la plaque de la gazinière a-t-elle dit en m'indiquant l'appareil d'un coup de menton – et semée de points verts sur le dessus. Elle volait bas, sans faire de bruit. Les étoiles n'étaient pas encore sorties et sa forme se découpait nettement, une forme de cône aplati, ou de tortue, une forme de soucoupe volante. J'ai demandé à voir la fenêtre. Elle m'a précédé dans une pièce sommaire, plancher de bois et murs chaulés, et j'ai remarqué au-dessus de son lit étroit, une maquette du paquebot «France» posée sur une étagère. Vu de haut, le hameau semblait matelassé de ronces, replié sous le temps, et la vue dégageait effectivement une grande surface de ciel. Ariane a ajouté, calme, c'était très beau vous savez, ces lumières rouges et vertes, j'ai pensé aux lumières de New York. D'après ce que je savais d'elle,

Ariane avait passé sa vie dans un rayon de trente kilomètres autour de ce hameau.

La complexité du témoignage humain m'impressionne désormais davantage que les faits observés eux-mêmes. Aujourd'hui, mon penchant pour l'absolu lointain s'est effacé au profit d'une disposition au proche, et j'envisage ces récits d'observation, ces petites narrations prosaïques et fragiles collectées depuis plus de vingt ans sur tout le territoire, comme la teneur réelle du merveilleux cosmique. Les émotions qui s'y jouent – du rush d'excitation ou de peur panique à la mégalomanie débridée –, l'enchevêtrement des rêves et des souvenirs vécus, le mélange des temporalités, les grilles d'interprétations sommaires, les déductions hâtives, les illusions optiques et autocinétiques, les cas de persistance rétinienne, les erreurs d'estimation des distances, le choix du vocabulaire, les croyances, la fibre métaphysique du témoin, tout cela me captive autant que les ovnis eux-mêmes. Je suis pourtant entré au Geipan par passion pour l'ufologie – UFO pour *unidentified flying object* – et sans doute aussi un peu parce que j'avais manqué le passage de la comète de Halley en mars 1986 – j'ai quinze ans, je la guette toute la nuit à la fenêtre de ma chambre ignorant qu'elle parade dans l'hémisphère sud, je l'imagine, elle entre dans ma vie à la vitesse de la lumière et sa course entraîne tout le cosmos dans son sillage, les trous noirs, les galaxies, les planètes et les vies potentielles, j'incorpore le mouvement même de l'univers, j'y prends place, et le lendemain, j'ai le cœur qui bat à tout rompre tandis que je découvre les photos de la comète prises par la sonde Giotto, son noyau éblouissant en forme de cacahuète, son auréole d'écume, sa trace de poudre.

Viens, je vais te montrer un truc. J'ai suivi Ariane derrière la maison, et nous avons repris le chemin qui gravissait la colline – elle marchait vite, son jean flottait sur ses jambes osseuses, et elle respirait fort,

comme si elle était creuse. Une fois parvenus au sommet, nous sommes entrés dans un pré en herbe, et au bout d'une minute ou deux, elle s'est écartée pour me laisser découvrir une trace circulaire d'environ sept mètres de diamètre et poinçonnée de six trous – les pieds de l'appareil m'a-t-elle dit simplement. L'herbe était brûlée en surface mais ce n'était pas un foyer, c'était autre chose. En émanait une odeur indéfinissable qui tenait du soufre et de la poudre de métal. Le cercle était si parfait qu'il aurait pu être tracé au compas dans la terre. Je n'avais jamais vu ça, une trace si nette. Ils ont atterri ici. Ariane a levé vers moi ses yeux mats, aniline, mais cette fois, je n'ai pas esquivé. Elle a poursuivi très distinctement : ils m'ont contactée.

J'ai pensé qu'au Geipan, un témoignage n'était retenu que si sa consistance était jugée supérieure à son étrangeté, deux notions fondamentales, alors j'ai pris des dizaines de photos, agenouillé dans l'herbe, et réalisé toutes sortes de prélèvements. Après quoi, en rangeant mon matériel, j'ai demandé à Ariane si elle était la seule à avoir vu ce qu'elle avait vu. Elle fumait de nouveau, les yeux au loin, a haussé les épaules. Ils vont revenir cette nuit, tu veux les attendre avec moi? Mes yeux ont fait des va-et-vient entre son visage extraordinaire et la marque sur le sol. La consistance et l'étrangeté. J'ai dit d'accord.

MAYLIS DE KERANGAL

« Pourquoi Le Chemin ?  
– Parce que le chemin continue... »

Georges Lambrichs,  
créateur de la collection « Le Chemin »  
chez Gallimard (1959)

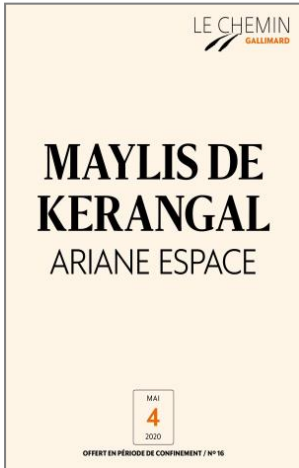
LE CHEMIN  
 GALLIMARD

« Au son de la clochette, je suis entré dans une courette en ciment où s’alignaient des semis en pots, un fauteuil de plastique blanc, un balai. J’ai attendu, fléchissant les genoux pour voir au travers du carreau de la porte. Ariane est arrivée derrière moi, une bassine rose fluo dans les bras, la voix basse et limpide : c’est moi que tu cherches? »

## MAYLIS DE KERANGAL

Maylis de Kerangal est l’auteure de plusieurs romans aux Éditions Verticales, dont *Corniche Kennedy* (2008), *Naissance d’un pont* (prix Franz-Hessel et prix Médicis 2010), *Tangente vers l’est* (prix Landerneau 2012), *Réparer les vivants* (prix RTL-Lire et prix du Roman des Étudiants France Culture-Télérama 2014), *À ce stade de la nuit* (2015), *Un monde à portée de main* (2018) et d’un recueil de nouvelles, *Ni fleurs ni couromes* (« Mini-males », 2006). Aux Éditions Naïve, elle a conçu une fiction en hommage à Kate Bush et Blondie, *Dans les rapides* (2007).





# Ariane espace

## Maylis de Kerangal

Cette édition électronique du livre  
*Ariane espace* de Maylis de Kerangal  
a été réalisée le 04 mai 2020  
par les Éditions Gallimard.  
ISBN : 9782072913655